

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

CHAVOUOT

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri «
Chavouot : le livre de Ruth et le hesed » : pourquoi on lit, le jour
du don de la Loi, un rouleau sans une seule loi, pourquoi le départ
d'Élimélekh est une faute, comment les sages ont ouvert la porte à
Ruth la Moabite, et ce que vaut une Torah réduite à son sens
étroit.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Chavouot

-
- 01** **Un rouleau qui ne contient pas une seule loi**
 -
 - 02** **Avraham est parti, Yaakov est parti — pourquoi Élimélekh est-il condamné ?**
 -
 - 03** **Une Torah donnée dans le désert**
 -
 - 04** **Moav : trop peu de pain, trop de bonté**
 -
 - 05** **Un être neuf, non un être réparé**
 -
 - 06** **Le Moabite, et non la Moabite**
 -
 - 07** **Boaz, Tamar et Péréts : l'audace**
 -
 - 08** **Le dernier mot du Tanakh**
 -
 - 09** **Le cinquantième degré appartenait à un fils de convertis**
 -
 - 10** **Qui garde la porte ?**
 -
 - 11** **Pourquoi six épis ?**
 -
 - 12** **Le roi David n'a pas volé sa place**
 -

Un rouleau qui ne contient pas une seule loi



PRÉSENTATION

Cinq rouleaux sont répartis sur l'année : le Cantique des cantiques à Pessah, Kohelet à Souccot, Esther à Pourim, les Lamentations le 9 Av. Chaque fois, le lien avec la fête est évident. À Chavouot, on lit Ruth — et le lien l'est beaucoup moins.

LA QUESTION

Pourquoi lit-on, le jour du don de la Loi, le seul livre où il n'y a aucune loi ?

LA RÉPONSE

Rabbi Zeïra : cette meguila ne contient ni pur ni impur, ni interdit ni permis ; elle n'a été écrite que pour enseigner la grandeur de ceux qui pratiquent le hesed (Ruth Rabba 2, 14).

Le brevet de la Torah, c'est d'abord le hesed. Quand Moché s'est présenté au Sinai pour recevoir la Torah, les anges ont contesté : que vient faire ce fils d'homme parmi nous ? Et D' a revêtu Moché du visage d'Avraham : comment pouvez-vous le refuser ? Il vous a ouvert sa porte quand vous étiez déguisés en voyageurs, il vous a servis, vous avez mangé chez lui — et aujourd'hui vous le contestez ? C'est de l'ingratitude.

Celui qui ne recherche que la stricte justice, la stricte halakha, n'a pas pénétré le sens profond de la Torah. Nos sages sont même allés jusqu'à dire d'une règle : oui, c'est la règle, mais on ne l'enseigne pas ainsi. Et le juge doit considérer chaque situation, sans comparer un cas à un autre : chaque fois cela change.

La Torah, c'est aussi la mesure du din, c'est vrai : pour la collectivité, il faut la mesure de justice. Mais pour l'individu, pour la vie en communauté, il faut la mesure du hesed.

CONCLUSION DU RAV

Le brevet de la Torah, c'est d'abord le hesed.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous savons tous invoquer la règle quand elle nous arrange. Où, cette année, avons-nous appliqué la règle à quelqu'un au lieu de le regarder ? Et à qui faut-il, avant la fin de la fête, rendre la mesure du hesed plutôt que celle du droit ?

Avraham est parti, Yaakov est parti — pourquoi Élimélekh est-il condamné ?



PRÉSENTATION

« Au temps où jugeaient les juges », c'est-à-dire, dit le Rav, au temps où l'on jugeait les juges : pas de roi, une justice corrompue, puis la famine. Un homme riche, dont la maison pouvait nourrir la population pendant dix ans, quitte alors le pays pour s'installer en Moav.

LA QUESTION

Si le même départ est permis à Avraham et encouragé chez Yaakov, pourquoi devient-il une faute chez Élimélekh ?

LA RÉPONSE

« Un homme de Beth-Lehem partit séjourner dans les champs de Moav » (Ruth 1, 1) ; à Yaakov : « Ne crains pas de descendre en Égypte » (Béréchit 46, 3).

Il y a trois raisons pour lesquelles on peut quitter la terre : chercher une femme, se rendre auprès d'un maître pour étudier, ou ne pas parvenir à trouver sa subsistance. C'est permis. Chez Avraham, c'est admis, et même récompensé ; chez Yaakov, c'est encouragé, puisque D' lui promet de l'en faire remonter.

Mais il y a un terme pour aller vers ce pays et un terme pour le quitter : monter et descendre. Monter en Israël, c'est se soucier de son élévation ; le quitter, c'est opérer une yerida, une descente. Celui qui en est conscient fera tout pour revenir : c'est la crise qui l'a obligé, ce sera temporaire. Avraham est conscient de sa descente. D'Élimélekh, le texte dit qu'ils furent là-bas : toute leur existence, ils l'ont investie là-bas.

Et le risque, quand on emmène sa famille dans un coin perdu de l'exil, c'est la mort spirituelle : les enfants vont chercher des femmes étrangères, la famille s'effrite. C'est exactement ce qui arrive. Au premier verset, le texte ne le nomme même pas, tant il fait les choses en cachette : ceux qui frappaient à sa porte ne le trouvent plus.

CONCLUSION DU RAV

Chez Élimélekh, il n'est pas dit qu'il descend : il s'installe définitivement là-bas.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des départs que l'on assume et des départs que l'on maquille en installation. De quoi nous sommes-nous éloignés cette année en nous disant que c'était provisoire ? Et qui, aujourd'hui, frappe à notre porte et ne nous y trouve plus ?

Une Torah donnée dans le désert



PRÉSENTATION

Du départ d'Élimélekh, le Rav tire une réflexion sur le lien entre la Torah et la terre. La Torah n'est pleinement observable qu'en Israël. Et pourtant, elle n'a pas été donnée en Israël, mais dans un désert qui n'appartient à personne.

LA QUESTION

Pourquoi la Torah, liée à une terre, a-t-elle été donnée dans un lieu qui n'est à personne ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Ailleurs, elle n'est qu'un GPS. »

La Torah n'est complète dans son observance qu'en Israël. Ailleurs, elle n'est qu'un GPS, un Waze : elle nous indique le chemin, elle nous rappelle l'ordre, et elle nous permet de garder l'unité du peuple. Pratiquer les mitsvot au-dehors, c'est une manière de m'identifier à mon peuple, de communier avec lui.

Mais elle a été donnée dans le désert, le lieu de la parole, le lieu de la communion de l'être avec l'absolu. La Torah est liée à une terre, mais elle n'est pas le produit d'une terre, ni celui d'une condition : c'est le principe de son universalité. Elle a été proposée aux autres nations, qui ne l'ont pas admise parce qu'elles n'étaient pas suffisamment prêtes.

Car la Torah exige que l'on passe par des épreuves continuelles : c'est là que se forge l'identité spirituelle de l'être. Au Sinaï, elle est venue à la mesure de chacun, et chacun l'a perçue selon ses capacités.

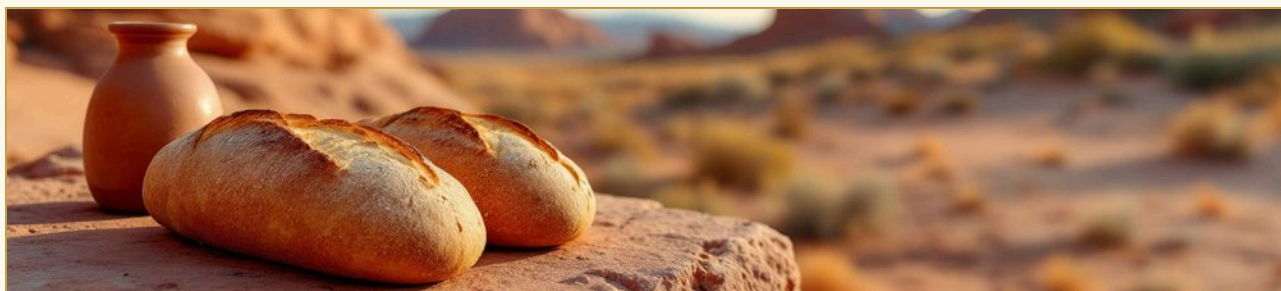
CONCLUSION DU RAV

Il faut un minimum, être libre, être affranchi, pour accéder à l'enseignement de la Torah.

LEÇON POUR LA TABLE

Où que nous vivions, la Torah nous indique un chemin. Que chacun dise ce qui, dans sa pratique, relève du simple « GPS » — garder le lien — et ce qui relève d'un vrai engagement. Quelle épreuve de cette année a forgé quelque chose en nous ?

Moav : trop peu de pain, trop de bonté



PRÉSENTATION

La Torah interdit pour toujours au Moabite d'entrer dans la communauté, alors qu'elle ne décrète rien de tel pour l'Égyptien qui a asservi le peuple. Et pourtant, Moav est né d'un excès de bonté. Ruth vient de là.

LA QUESTION

Pourquoi Moav est-il exclu pour un refus de pain — et que devient le hesed quand il n'a plus de bornes ?

LA RÉPONSE

« Parce qu'ils ne sont pas venus au-devant de vous avec le pain et l'eau, à votre sortie d'Égypte » (Devarim 23, 5).

Ils ont refusé de servir l'eau et le pain que l'on était prêt à payer, à la veille même de l'entrée en terre promise, quand ils voulaient déjà barrer le passage. C'est l'anti-hesed, l'opposé d'Avraham, dont l'attribut est le hesed, l'amour.

Or Moav descend de Lot, qui avait suivi Avraham et qui avait hérité de sa bonté. Il a choisi Sodome, où il faisait bon vivre, où une justice était établie, mais où l'on ne connaissait ni charité ni bonté : chacun devait s'en sortir seul. Lot, lui, accueille les messagers, et toute la ville se soulève. Il était resté à l'entrée de la ville ; malgré tout, on se laisse emporter par l'environnement.

Ses filles, se croyant seules au monde, veulent fonder une famille avec leur propre père : un hesed sans limite devient un acte abominable, car la bonté doit avoir des bornes. Mais l'intention demeure, et de filtrage en filtrage à travers les générations, elle reparaît. Maassé avot siman labanim : ce que font les pères marque les enfants.

CONCLUSION DU RAV

Il n'y aura jamais un acte bon en soi qui soit perdu totalement : il arrivera à trouver sa greffe un jour ou l'autre.

LEÇON POUR LA TABLE

Ce que nous nous permettons, même en cachette, marque nos enfants ; mais un bon geste n'est jamais perdu. Quel geste de nos grands-parents porte encore du fruit chez nous ? Et quelle bonté, chez nous, aurait besoin de bornes ?

Un être neuf, non un être réparé



PRÉSENTATION

Quand la bonté fait défaut, dit le Rav, intervient la miséricorde, rahamim. Le mot vient de réhem, la matrice. Il ne s'agit plus de corriger : il faut recréer. Et cette expérience, une seule personne du récit pouvait la vivre pleinement.

LA QUESTION

Pourquoi le converti est-il considéré comme un nouveau-né — et pourquoi fallait-il une étrangère pour vivre cela ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Le renouveau, ce n'est pas faire des retouches sur l'ancien. »

Quand la mesure du hesed fait défaut intervient la mesure des rahamim : il faut refaire, il faut recréer la personne. Le renouveau, ce n'est pas restaurer, restaurer encore ; c'est recréer l'être. C'est pourquoi le guer, le converti qui a accepté d'intégrer le peuple juif, est considéré comme s'il venait de naître.

Cette expérience ne pouvait être vécue réellement que par une personne étrangère au peuple juif : Ruth, mère de la royauté messianique. Et voici une chose rare : quand meurent leurs maris, ces deux belles-filles, princesses, filles de rois de Moav, restent attachées à leur belle-mère.

Naomi, au bord du gouffre, abandonnée, a conscience d'être descendue vers l'exil et considère qu'il est de son devoir de retourner à son berceau. Si elle a mérité Ruth, c'est qu'elle était douce, agréable dans sa démarche, dans sa conduite, dans son comportement.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des changements qu'on ne fait pas par retouches, mais en acceptant de renaître. Avons-nous connu un tel moment ? Et notre manière d'être — comme la douceur de Naomi — donne-t-elle à d'autres l'envie de nous suivre ?

Le Moabite, et non la Moabite



PRÉSENTATION

La Torah ferme la porte de la communauté à « l'Ammonite et au Moabite ». Comment, dès lors, Ruth la Moabite a-t-elle pu épouser Boaz et devenir l'aïeule de David ? Nos sages ont lu le verset avec une précision qui a tout changé.

LA QUESTION

Comment les sages ont-ils pu ouvrir une porte que la Torah semblait fermer « à jamais » ?

LA RÉPONSE

« Ammoni, velo Ammonit ; Moavi, velo Moavit » — l'Ammonite et non l'Ammonite femme, le Moabite et non la Moabite (Talmud).

Nos sages ont décrété : il s'agit de l'homme et non de la femme. L'homme ne pourra pas entrer dans la communauté d'Israël, mais au féminin, on peut ouvrir la porte. Comment se le sont-ils permis ?

Il y a un précédent. La Torah interdit au mamzer l'accès au peuple « à jamais » : il peut être un grand savant, mais il ne peut pas fonder une famille dans les règles. Et pourtant nos sages ont ouvert là aussi une porte de secours, une porte de purification, un filtrage : quand l'origine s'est dissipée, noyée, on ne remonte pas jusqu'aux commencements pour vérifier un doute.

C'est le second message que la Torah fait passer par Ruth : l'ouverture de la Torah sur le monde du hesed. Et notons que c'est toujours le féminin qui oriente cette histoire : Sarah, Rivka, Rahel et Léa, les sages-femmes en Égypte.

LEÇON POUR LA TABLE

Une règle peut se lire pour fermer ou pour ouvrir, sans être trahie. Dans notre famille, y a-t-il une « règle » que nous appliquons de la manière la plus fermée possible ? Que donnerait une lecture plus attentive, plus précise ?

Boaz, Tamar et Péréts : l'audace



PRÉSENTATION

Boaz porte l'audace dans son nom : bo oz, en lui la force. Il n'est pas, dit le Rav, de ceux qui s'accrochent à la lettre de la loi « comme un petit mouton ». Et cette audace lui vient de loin : il descend de Péréts, le fils de Tamar.

LA QUESTION

Qu'est-ce que Boaz a hérité de Tamar — et pourquoi une naissance irrégulière mène-t-elle à la lignée messianique ?

LA RÉPONSE

« À qui est cette jeune fille ? » (Ruth 2, 5) ; Yehouda : « Elle est plus juste que moi » (Béréchit 38, 26).

Ruth savait d'avance qu'elle ne serait pas admise ; il faut mesurer ce que représentait pour elle l'entrée dans le champ de Boaz, et le temps qu'il lui a fallu. Boaz, homme respectable, pose une question : à qui est cette jeune fille ? Et cette question ouvre la brèche.

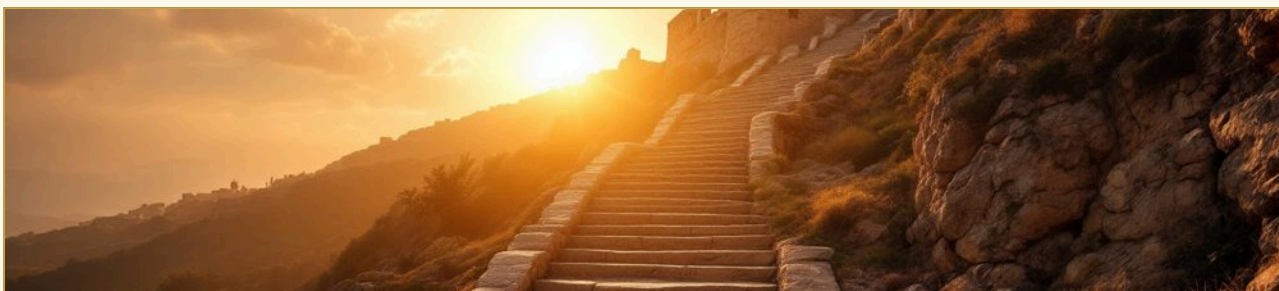
Boaz descend de Péréts, fils de Tamar. À l'époque, la famille était sacrée : quand un homme mourait sans enfant, on devait lui donner un nom dans la famille. Tamar a échoué deux fois, et Yehouda refuse de lui donner son troisième fils. Mais elle est si attachée à cette famille qu'elle se déguise pour s'unir à lui, et de là naît Péréts.

Yehouda reconnaît qu'elle avait raison et que son intention était pure. Petit à petit, l'enfant retrouve sa place dans la lignée — et cette place est celle de la lignée messianique. Boaz porte déjà en lui cet esprit.

LEÇON POUR LA TABLE

Boaz n'a pas commencé par la loi, mais par une question : « À qui est cette jeune fille ? » Qui, autour de nous, attend simplement que quelqu'un s'intéresse à son histoire ? Quelle question pourrions-nous poser cette semaine qui « ouvrirait la brèche » ?

Le dernier mot du Tanakh



PRÉSENTATION

Le Tanakh s'achève sur un mot étonnant : véyaal, « et qu'il monte ». Pour le Rav, ce dernier mot dit tout du projet de la Torah — et il éclaire la raison pour laquelle le Temple a été détruit.

LA QUESTION

Pourquoi une Torah réduite à son sens le plus étroit n'a-t-elle « aucune raison d'être » ?

LA RÉPONSE

« ...que l'Éternel son D' soit avec lui, et qu'il monte » (Divré Hayamim II 36, 23).

C'est le but qui détermine tout. Quand on a fini le Tanakh, il faut encore procéder à une ascension d'être : c'est ainsi que l'on entre dans ce monde de l'infini. La Torah sans sa dimension messianique, sans sa dimension nationale, sans sa dimension sociale, sans sa dimension universelle, n'a aucune raison d'être.

Pourquoi le Temple a-t-il été détruit ? Parce qu'on s'est appliqué à ne prendre la Torah que dans son sens restrictif, et non dans son sens le plus généreux, le plus large : celui de la Torah de hesed.

La lecture de Ruth, c'est un monde étranger au peuple qui se convertit petit à petit. Ce qu'a fait le peuple juif collectivement au Sinaï se fait un par un au sein des autres peuples. Et sans cette dimension du monde extérieur, il n'y a pas de messianisme possible.

LEÇON POUR LA TABLE

Que serait notre judaïsme réduit à « ce qui est permis et défendu » ? Que chacun dise ce qui, dans sa pratique, relève d'une dimension nationale, sociale ou universelle. Laquelle de ces dimensions nous manque le plus ?

Le cinquantième degré appartenait à un fils de convertis



PRÉSENTATION

On enseigne que Moché, qui a reçu la Torah, n'a atteint que quarante-neuf degrés de la connaissance. Rabbi Akiva a atteint le cinquantième. Quand Moché entend, dans la salle d'étude céleste, Rabbi Akiva expliquer les couronnes posées sur chaque lettre, il ne comprend plus rien.

LA QUESTION

Qu'est-ce qu'un descendant de convertis pouvait atteindre que celui qui a reçu la Torah de la main de D' n'a pas atteint ?

LA RÉPONSE

Moché dans la salle d'étude de Rabbi Akiva (Menahot 29b).

Rabbi Akiva était fils de convertis ; il venait d'un monde étranger. Le cinquantième degré, c'est cette dimension-là, celle de l'universalité. Moché, lui, est né d'Amram et de Yokhéved ; il a grandi dans le palais égyptien, mais il ne s'était pas frotté à toutes les cultures.

D' a choisi la vertu et la spécificité de chaque peuple, parmi les soixante-dix nations qui sont la colonne vertébrale de l'humanité, et Il les a investies en nous. C'est pour cela que nous sommes le prototype d'Adam, et cette universalité du premier homme, il faut la conserver. Ce n'est pas dire que les autres ne valent rien : c'est faux. Dans tout fruit il y a une coque, parfois épaisse, mais il y a un fruit à l'intérieur, qui peut compléter la panoplie des saveurs.

Dans l'encens du Temple entraient un composant, la helbena, qui, brûlé seul, sentait mauvais ; mêlé aux autres, il intensifiait le parfum. Voilà l'homme venu d'ailleurs : arrivé avec ce qu'il avait, il a intégré les valeurs de la Torah et leur a donné encore plus de corps.

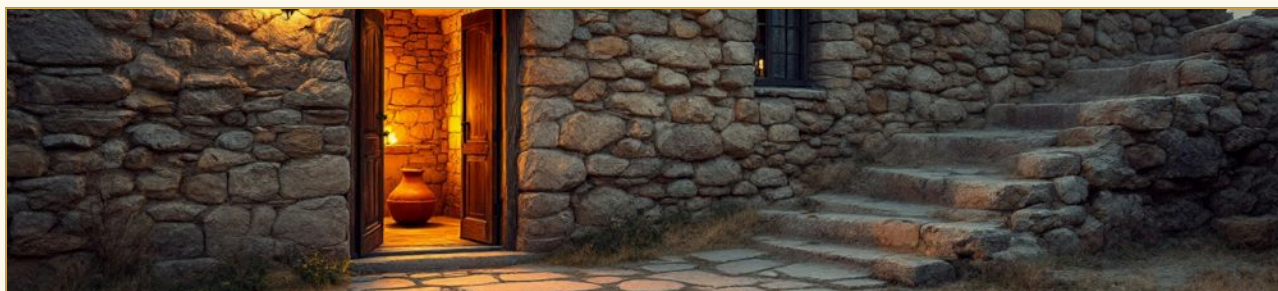
CONCLUSION DU RAV

Le cinquantième degré est une dimension étrangère, la dimension de l'universalité.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous nous méfions de ce qui vient du dehors, et nous appelons cela de la fidélité. Quelle part de ce que nous savons aujourd'hui nous a été apportée par quelqu'un qui n'était pas « des nôtres » ? Qui avons-nous écarté parce qu'il « sentait trop fort », alors qu'il manquait au mélange ?

Qui garde la porte ?



PRÉSENTATION

Un auditeur s'inquiète : si l'on ouvre la Torah à l'apport du dehors, qui filtrera ? N'est-ce pas une porte ouverte à tout ? La réponse du Rav déplace la question, de l'institution vers le maître.

LA QUESTION

À quoi reconnaît-on celui qui doit décider d'ouvrir ou de fermer la porte ?

LA RÉPONSE

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » — Rabbi Akiva : c'est une grande règle de la Torah.

Aujourd'hui, des autorités se disputent l'exclusivité de la conversion, sans que personne puisse garantir qu'un candidat ne retournera pas à ses anciennes pratiques. La Torah ne nous a pas donné les lois d'une institution de conversion ; et le sacrifice qu'apportait le candidat a été supprimé. Le Rav reconnaît que des autorités ont force de loi ; mais il propose un critère.

Quand Rabbi Akiva dit que l'amour du prochain est une grande règle de la Torah, il nous dit : tu veux juger un maître de la Torah ? Juge l'amour qu'il porte à son prochain. S'il cherche à résoudre ses problèmes de quelque manière que ce soit, pour le rapprocher, l'intégrer, le faire avancer, c'est un grand de la Torah.

Le contre-exemple, c'est cette femme qui a voulu se convertir dans la maison d'Avraham et qu'on a repoussée : cela s'est vengé sur nous. Tant qu'on peut laisser la porte ouverte pour permettre à une personne de goûter petit à petit, il faut la garder ouverte.

CONCLUSION DU RAV

C'est facile de fermer la porte.

LEÇON POUR LA TABLE

Fermer une porte est facile ; la garder ouverte demande du travail. À qui avons-nous rendu l'accès difficile — à notre table, à notre communauté, à notre famille ? Que faudrait-il pour qu'il puisse « goûter petit à petit » ?

Pourquoi six épis ?



PRÉSENTATION

Boaz vient dans ses champs, non pour surveiller ses ouvriers, mais pour vérifier autre chose. Il les salue au nom de D'. Puis, au moment de renvoyer Ruth, il lui donne six mesures d'orge pour sa belle-mère. Six, ce n'est pas un cadeau : c'est une poignée.

LA QUESTION

Que peut-on faire de six épis — et pourquoi ce compte, précisément, pour une étrangère venue glaner ?

LA RÉPONSE

« Laissez tomber pour elle quelques épis des gerbes » (Ruth 2, 16) ; « il mesura six d'orge et les mit sur elle » (Ruth 3, 15).

Boaz est un propriétaire qui considère ses employés comme de véritables associés et qui les respecte. S'il vient veiller sur ses terres, ce n'est pas pour s'assurer que chacun fait son travail : il en est sûr. Sa seule crainte, c'est qu'on n'observe pas scrupuleusement les lois de la glanure, de la gerbe oubliée, du coin laissé aux pauvres. Tout ce que vous faites, le faites-vous avec le respect de ce qui revient au pauvre, à la veuve et à l'orphelin ?

Et quand il voit avec quelle pudeur cette femme ramasse les épis, il dit à ses ouvriers : faites semblant d'avoir oublié, laissez tomber des gerbes pour qu'elle puisse les ramasser. Où trouverez-vous des propriétaires comme cela ? Un auditeur évoque d'ailleurs une coutume de Casablanca : on n'offrait pas les restes à l'aide de la maison, on lui disait de les emporter pour ses enfants.

Quant aux six : si tu as osé venir ici, si tu as quitté ton rang royal pour venir glaner, tu auras une descendance messianique qui se distinguera par six attributs. Boaz n'était pas prophète ; il portait cela dans sa pensée.

CONCLUSION DU RAV

C'était l'âme de l'homme qui croit en l'autre et qui partage avec lui ses aspirations.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand nous contrôlons, c'est presque toujours nos intérêts que nous contrôlons. Que vérifierait chacun s'il n'avait à vérifier que la part des autres ? À qui, cette année, avons-nous donné « comme par oubli », pour lui épargner la honte de demander ?

Le roi David n'a pas volé sa place



PRÉSENTATION

Chavouot est le jour de la naissance et de la mort de David. Nos sages ne s'intéressent guère aux anniversaires ; s'ils ont tenu à rendre hommage à David ce jour-là, c'est que David s'est interrogé toute sa vie sur son ascendance : « J'étais étranger à mes frères, étranger aux fils de ma mère. »

LA QUESTION

Pourquoi celui qui incarne la royauté d'Israël se dit-il étranger dans sa propre maison ?

LA RÉPONSE

« J'étais devenu étranger à mes frères, inconnu des fils de ma mère » (Tehilim 69, 9).

Un midrach raconte qu'Ichaï, le père de David, s'était séparé de sa femme et proposa à une servante de l'épouser. La servante alla trouver sa maîtresse ; l'épouse légitime prit discrètement sa place. Ichaï crut jusqu'au bout que l'enfant venait de la servante : David est né ainsi, dans l'ombre d'une faute supposée.

Son père le tint un peu à l'écart, pensant qu'il n'était pas de lui ; il ne ressemblait pas à ses frères, qui lui confiaient les tâches les plus ingrates. Quand Chemouel se présente, Ichaï lui montre six fils, et aucun ne répond à la volonté de D'. N'y a-t-il plus d'enfant ? Il y en a un, que j'ai rejeté. Amène-le. Et c'est celui-là qu'il faut oindre roi.

David aussi est passé par les méandres de cette recreation d'être, et elle a servi le peuple tout entier. Car la Torah n'est pas une religion facultative, que l'on apprend si l'on veut : c'est l'essence même de notre identité.

CONCLUSION DU RAV

Israël n'est une nation que par sa Torah.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans bien des familles un enfant à qui l'on confie les tâches ingrates, ou qu'on a mal jugé. Qui, chez nous, a été écarté sur un soupçon jamais vérifié ? Que ferions-nous si le prophète entrait ce soir et demandait s'il reste encore quelqu'un ?